

JACQUES LEMAIRE

Disparaître



NOUVELLES

JACQUES LEMAIRE

Disparaître

NOUVELLES

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) H2W 2K2
Tél. : 514 281-1594
info@editionssemaphore.qc.ca / www.editionssemaphore.qc.ca
f EditionsSemaphore @editionssemaphore edsemaphore

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens
Graphisme de la couverture : Christine Houde
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-86-0

Dépôt légal : 3^e trimestre 2022

© Les Éditions Sémaphore et Jacques Lemaire
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2
Tél. : 514 336-3941
www.dimedia.com

PEINE DU MATIN

Quand je me suis réveillé de ce mauvais rêve, j'ai senti cette chose flasque abandonnée le long de mon flanc : un bras. Pendant que je dormais, il s'était détaché de mon épaule. Étonné, je sortis du lit, j'empoignai le membre et je me suis dirigé vers la salle de bain : dans le miroir, la blessure m'avait l'air récente puisqu'un peu de sang suintait encore du moignon. J'ai essayé de raccommoder les deux parties. Nul doute que les os et les nerfs s'accordaient, mais rien n'y fit : l'objet ne reprenait pas sa place. Il retombait chaque fois sur le carrelage en résonnant d'un bruit mat. *Ploc!* Pourtant, ce n'est pas pour ce bras perdu que je pleure.

Mon épouse entra en furie dans la salle de bain, son bonnet de nuit encore vissé sur le crâne. « Explique-moi d'où viennent ces salissures dans le lit! » En voyant mon bras que je tenais à la main, elle hurla : « Quel impudent! Et ton travail à la mine? Manchot, comment vas-tu faire? C'est l'injure de trop : je retourne chez ma mère! » Ce matin-là, elle me quitta, j'imagine pour toujours, ce qui me rend bien triste. Pourtant, ce n'est pas à cause de ma femme qui m'a abandonné que je pleure.

J'ai dévalé l'escalier de mon taudis, je me suis installé sur le trottoir du vieux quartier, et c'est enfoncé entre deux montagnes de détritiques que j'ai offert mon bras aux riches de la ville. Je ne demandais que quelques sous en échange, pas davantage, car je suis un homme modeste. Je croyais qu'empaillé, il aurait fait joli dans un salon. On aurait aussi pu le donner en collation aux enfants de la famille. Et non! C'est une jambe que les passants réclamaient, avec une cuisse bien dodue. Je n'avais qu'un bras à offrir et personne, personne, ne voulait de mon beau trésor. Et c'est ainsi que j'ai compris que je ne valais pas un traître sou. C'est pour ce motif que j'ai tant de peine. C'est pour cela que je pleure.

DISPARAÎTRE

I

À quinze ans, alors que d'habitude les adolescents veulent se distinguer des autres et devenir quelqu'un, lui, il décida de n'être personne. Était-il déjà fatigué de vivre, si vivre signifie s'imposer au reste du monde? Peut-être. Il n'aimait pas parler fort et si on ne l'entendait pas, tant pis. Il n'était pas plus bête que le quidam d'à côté, mais attirer l'attention sur soi, il détestait cela. Il s'exerçait depuis quelque temps à ne prononcer aucune de ces paroles inutiles : clichés sur la sottise des autres, répétitions, jurons, formules cyniques ou creuses. Il épurait son langage de tout cet apparat servant à prouver qu'on se trouve là et qu'on existe. À l'inverse, son absence ne priverait pas le monde de grand-chose. D'ailleurs, l'idée du caractère superflu de son passage sur terre lui plaisait.

Il avait donc décidé de n'être rien ni personne, de se supprimer en faisant en sorte qu'on l'oublie et qu'il s'oublie. Aller au bout de cette idée allait requérir beaucoup de discipline.

La première question à traiter fut celle du corps. On peut vouloir se donner une belle silhouette ou chercher au contraire à s'enlaidir (là-dessus, il y a des façons de procéder qui ont fait leurs preuves), mais comment appréhender l'apparence du néant, du rien du tout? S'agit-il de se coiffer comme tout le monde? De porter des vêtements anonymes? Ou faut-il pousser le pas un peu plus loin et chercher autour de soi celui qui ne provoque rien, cette personne qui nous semble parfaitement indifférente, qu'on sera à jamais incapable d'admirer ou de haïr, qui ne déclenche aucun remous, dont le destin a une valeur nulle? Il trouva. C'était un de ses camarades d'école, au Collège Saint-Viateur. Il s'appelait Jacques Lemaire. En imitant cette apparence-là, en revêtant

ce corps et cette face, en s'habillant à sa manière, en reprenant aussi le même timbre de voix, il pourrait s'effacer. Bref, il lui suffisait de se glisser dans la chair d'un autre, d'un autre pour qui il n'avait aucune affection, ni bonne ni mauvaise. Il tenait absolument à cette indifférence.

Le jeune Lemaire était de taille moyenne et de physionomie passablement maigre. Il avait les épaules voûtées typiques des gringalets à l'âge ingrat, surtout quand ils se sentent un peu mal dans leur peau. Sa figure n'inspirait rien de désagréable malgré des lèvres plutôt épaisses et un menton trop court qui avait tendance à disparaître dans la gorge. Les ongles étaient rongés, bien entendu. Il gardait les cheveux bruns et longs, comme c'était la mode dans le temps. Son débit coulait en hésitant légèrement. Parfois Lemaire bégayait, mais pas au point où on aurait voulu prendre la parole à sa place pour que ça débloque enfin.

Lui prendre tout cela, de la maigreur à la voix mal assurée, fut l'affaire d'une concentration constante. Il ne se teignit pas les cheveux en brun, mais il laissa du moins pousser sa tignasse, et l'impression d'un toupet devant les yeux le ramena un peu plus au corps de Lemaire.

En quinze ans, il n'avait jamais remarqué l'existence de son propre squelette; maintenant, il en éprouvait l'armature à chaque souffle. Il devait apprendre à respirer comme l'autre, à partir de la poitrine, en creusant l'estomac, pour que la cage thoracique ressorte davantage. Le matin, après la douche, il n'avait pas tardé, après deux ou trois mois seulement, à s'assurer que la courbure de ses os perce bel et bien sous la peau. Il lui semblait aussi que ses épaules devenaient moins musclées. Les enfoncements le long de ses clavicules lui allaient bien.

De retour en classe après les vacances scolaires, on trouva qu'il avait changé. De fait, il avait appris à respirer différemment, à parler différemment. Chacun pouvait voir que son teint s'était altéré, tirant vers le cendré, et qu'il empruntait une curieuse manière de marcher, beaucoup plus raide qu'auparavant. Comme ce genre de mue n'est pas si rare à l'adolescence, on n'en discuta pas au comité d'école.

Les jours passant, les amis finirent par remarquer ses lèvres gonflées, comme si une moue constante lui avait arrondi la bouche, et son menton qui s'effaçait dans le cou. Sûrement, cela avait toujours été son physique; on n'y avait seulement pas prêté attention.

Pendant toute l'année qui suivit, il continua ses efforts. Parfois, un professeur le surprenait dans une songerie et le ramenait à l'ordre. L'autre s'excusait, en souriant si gentiment qu'en retour il n'y avait qu'à sourire avec lui. Peu à peu, à mesure que les examens se succédaient, ses maîtres commencèrent à s'impatisser. Lui qui avait toujours brillé en sciences ne semblait plus capable d'apprendre quoi que ce soit. En français, ça allait encore bien, il appliquait correctement les règles apprises, mais qu'on lui présente à lire un poème un peu difficile et on le perdait à tout coup. Surtout, ni dans ses analyses ni dans ses compositions, il ne pouvait penser autre chose que des platitudes. Il ne paraissait pas au sens de dormir en classe ou de laisser ses travaux en plan, et lorsqu'on lui demandait de rester après les cours, il souriait, comme si le fait de se trouver à l'école ou ailleurs, à la maison ou avec ses amis, lui importait peu; or, produire un effort intellectuel, ça, non. Écouter pendant des heures l'un qui parle de réactions chimiques, l'autre de calcul intégral ou de religion, tous ces discours à la queue leu leu le laissaient toujours aussi intéressé et, sur le coup, il réussissait à tout comprendre; mais quelques secondes plus tard, le temps qu'on se retourne vers lui et qu'on lui pose une question, il avait oublié. Au comité pédagogique, monsieur Rolland soutenait qu'il prenait de la drogue. Madame Giroux affirmait qu'en tout cas il avait l'air profondément malheureux. Tous s'entendaient sur le fait qu'il s'était passé quelque chose dans son existence et qu'il fallait le sortir de cet état. Le directeur de l'école téléphona à la maison; la mère fut bouleversée. Elle aussi avait constaté des changements chez son fils. Peut-être couvait-il une maladie? On allait devoir consulter un spécialiste.

On le présenta à un psychologue, ensuite à un neurologue, et on le renvoya à un psychothérapeute; chaque fois, on disait qu'il était un garçon absolument charmant, au sourire aimable et candide, mais qu'il n'y avait rien à faire, pas moyen de deviner ce qui lui trottait dans la tête, si même quelque chose lui trottait dans la tête. On pouvait en tout cas exclure la drogue. On lui constatait une telle absence au monde que cela frôlait l'autisme. Sauf qu'il n'était pas autiste.

Pendant qu'on se pressait tant autour de lui, son esprit continuait de se concentrer sur l'image de Lemaire. Le renflement des lèvres s'était imprimé dans les replis de son cerveau. Même chose avec les angles de la figure ou la ligne des sourcils, ou encore le sexe, les fesses, ce qu'il n'avait jamais vu chez son modèle, mais dont la conformité lui apparaissait quand même parfaitement familière. Il se trouvait aussi des moments, parfois des heures, une fois cinq jours entiers, où le travail de métamorphose ne fonctionnait plus. Le surplus de tension provoquait une sorte de dépression. Il se retrouvait entre deux eaux, à la façon de ces moments où on vient de perdre une idée, qu'on la sait juste là, au bout de la langue, qu'elle nous échappe et qu'on a beau faire, pas moyen de la rattraper. Ces jours de passage à vide furent particulièrement pénibles. Noyé dans une sorte de flou, il était pris d'une impression d'inexistence. Il ne ressentait rien, sauf une nostalgie aiguë de posséder un peu de substance. À certains moments, il croyait que ça y était, encore quelques centimètres et il allait regagner le corps de Lemaire, et ça dérapait encore une fois. Par chance, un jour, au réveil, tout s'était replacé. À son retour en classe, tous les élèves l'observèrent en silence. Leur pitié lui apparaissait évidente. Il savait qu'on le gardait au collège pour sa seule gentillesse, parce qu'il ne dérangeait rien; sinon on l'aurait envoyé à l'asile. L'asile : en définitive, ce serait peut-être bien son destin. Pourvu que ce soit plus tard; pour l'instant, il n'était pas prêt. Pas encore assez indifférent.

Il échoua à ses examens de 5^e secondaire. Comme il venait d'atteindre ses seize ans et que la loi ne l'obligeât plus à fréquenter l'école, on ne le revit plus à Saint-Viateur.

*

Il passa l'été dans sa chambre, à regarder les murs blancs.

À l'automne, à partir de la mi-octobre et encore plus souvent en novembre, il quittait la maison tôt le matin, sans dire un mot à sa mère, et il parcourait la ville. Il lui arrivait de prendre le métro et de rester dans la même voiture des journées complètes, à circuler ainsi en allers et en retours sur le même trajet. Il essayait de s'imbiber du rythme du lieu. Le flux des passagers qui entraient dans le wagon l'intéressait. Il y avait, selon les heures et les stations, des mouvements importants de passagers : à Laurier vers 8 h 00 et vers 15 h 30 ; à Peel, un peu plus tard, autour de 9 h 00, et entre 16 h 00 et 16 h 30 ; à McGill, c'était un flot régulier, sauf en milieu de journée où cela flanchait. Certaines odeurs lui semblaient remarquables, par exemple celle du caoutchouc brûlé qui se mêlait à la senteur des vêtements mouillés, parfois aussi aux haleines empestant l'ail. À chaque station, les parfums changeaient, ne serait-ce qu'à petite dose, et il passait des heures complètes à suivre comment les bouffées se défaisaient et se recomposaient. En soirée, il ne restait plus grand monde dans les wagons et, là, il devenait intéressant d'imaginer le destin de ce musulman assis en face, plongé dans un manuel d'informatique, ou celui du jeune homme d'à côté qui lisait des comics. Parfois, il observait une demoiselle qu'il aurait été agréable d'aborder ; cependant, il ne devait pas se laisser distraire de ses projets. Il se contentait de saisir son odeur ; c'était souvent trop sucré. S'il arrivait que la jeune femme exhale une fraîcheur à la fois subtile et bouleversante, il devait se résoudre à reporter au plus vite son attention vers autre chose, par exemple en se concentrant sur la surface d'un tissu ou sur la tiédeur d'un courant d'air, n'importe quoi pourvu que cela ne provoque aucun désir en lui.

D'autres jours, il se promenait par les rues et essayait de comprendre comment les gens vivaient. Les quartiers de forte immigration, même s'ils avaient une apparence un peu misérable, l'intéressaient davantage que les voisinages plus riches, satisfaits et sans saveur. Dans Côte-des-Neiges, autour de Barclay ou de Victoria, il sentait une sorte de brutalité, les êtres ne s'aimaient pas, et cela l'intriguait. Plus au nord, le long d'avenues interminables, les rues étaient propres, les maisons bien tenues, mais il n'y avait pas d'arbres, pas d'oiseaux et si peu d'enfants qu'il commença à ressentir une sorte de désarroi. En d'autres lieux, au contraire, il observait beaucoup d'animation, et il imaginait les phrases que s'échangeaient, en italien, les épiciers. Était-il question de football ou de politique? D'événements qui s'étaient produits la veille en Italie ou bien d'incidents, les mêmes dont on discutait ailleurs à Montréal, parfois en français, parfois en anglais, par exemple les prochaines élections? Le lendemain, il faisait le tour des quartiers riches encerclant le mont Royal. Il marchait sur toutes les rues d'Outremont et de Westmount, l'une après l'autre. Les vues les plus séduisantes, il les contemplait le soir tombé, quand il pouvait discerner, à l'intérieur des maisons, des scènes apaisantes : une femme au piano, un vieil homme qui replaçait un livre sur son rayon, des adolescents devant un immense téléviseur. Mais ces jolies façades le tracassaient. Il lui fallait cesser d'envier ces vies à l'aise, avec leurs meubles hors de prix et leurs enfants talentueux. S'il avait pu se contenter de flotter comme un pur esprit de la cuisine à la bibliothèque, de la salle de jeu aux chambres, sans goût particulier, sans désir pour la beauté du lieu, il n'y aurait pas eu de problème; puisqu'il ressentait de l'attirance pour ces endroits et qu'il aurait voulu se glisser dans la peau de ces personnes, comme un début de convoitise s'en mêlait, il devait se rétracter.

Le plus magnifique se produisait lorsqu'il croisait le va-et-vient de quelque animal. Dans un parc, il y avait toujours des écureuils. Observer ces bestioles se préparer à l'hiver, par instinct, sans posséder

la moindre notion de l'avenir, faisait monter en lui des questions insolubles. Comment vit-on dans un si petit corps ? De quelle manière ces bêtes ressentent-elles la rosée du matin ? Pour elles, que signifie le vent qui amène la première neige ? S'agit-il d'une fraîcheur qui fait du bien ou d'un moyen de mieux sentir venir le chat ?

Il se promena ainsi, tout l'automne et tout l'hiver, en revenant en pleine nuit chez ses parents, le corps fourbu, en même temps complètement indifférent au froid et capable malgré tout, quand il désirait en faire l'expérience, de marcher encore et encore, en pleine tempête, tête nue dans le blizzard. Parfois, dans les rues blanches et le ciel pur et bleu de février, il se mit à connaître des moments d'illumination. Un vide le remplissait et rien n'empêchait dès lors qu'il ne soit plus un être humain, mais un lieu ; qu'il devienne par exemple sa chambre, chaude et paisible, une veilleuse pour répandre une douce lumière sur le bois sombre des meubles ; ou qu'il soit le vent enneigé qui cingle les visages, ou le froid étincelant de février quand il gèle tout, jusqu'au soleil lui-même. L'entreprise lancée il y a un an continuait, et c'est une sorte d'aisance à se transformer en autre chose qui se manifestait, jusqu'à ce qu'il s' imagine un instant dans la peau de la petite bête, là, qui gratte la terre, ou qu'il se change en un paysage, en un parfum, en un goût exquis dans l'air du soir. Il avait travaillé à dissoudre tout appétit, à commencer par l'envie des filles. Il avait réussi à éloigner de lui jusqu'au moindre désir des jolis objets. Au début, il avait fallu renoncer et cela avait été un effort douloureux. Désormais, la beauté elle-même ne le rejoignait plus. Il se contentait de laisser les décors de la ville le traverser, l'un après l'autre, au fur et à mesure qu'il marchait dedans.

Ses parents cherchaient encore à le sortir de cet état. Parfois, son père le suivait dans ses promenades : il s'en retournait chez lui, exténué, mais, franchement, il ne constatait rien de malhonnête. Pas de drogues ni de mauvaises fréquentations, seulement une errance qui n'en finissait pas. Quand le garçon revenait à la maison et qu'on lui posait des

questions, il souriait et disait toujours la vérité sur ses allées et venues. La voix gardait une sorte de distance, c'est juste; en même temps, il n'y avait aucune méchanceté dans ses réponses, aucune trace d'arrogance. Tout simplement, on ne lui découvrait aucun intérêt particulier à être présent aux conversations de tous et de chacun.

*

Un matin, quelques mois plus tard, à la fin de l'été, il se regarda dans le miroir. Son visage était devenu un peu moins maigre. Les cernes sous ses yeux avaient tendance à disparaître. Sous le rasage, la peau n'avait plus le gris de l'adolescent qui se nourrit mal; son teint possédait quelque chose de cuivré, une apparence de santé. Intrigué, il déboutonna sa chemise et l'impression se confirma : il y avait davantage de muscles sur la cage thoracique. L'image de Lemaire commençait à s'estomper. Cela faisait plus d'un an qu'il habitait ce corps et, la routine aidant, il avait négligé l'effort de s'y conformer à chaque instant. Il fallait tout reprendre à zéro. Et c'est ainsi que l'idée s'imposa : il devait s'en aller. Quitter cette ville et toutes les habitudes qu'avec le temps il y avait prises. Ses parents? Il n'y pensa même pas. Le simple souci pour ses proches s'était évanoui depuis longtemps.

Ce matin-là, à 8 h 30, il monta dans l'autobus en partance pour New York. Aucun bagage. Il possédait un peu d'argent dans son tiroir : il l'avait mis dans ses poches. Il devait partir tout de suite et s'en aller là où il passerait inaperçu.

II

Il n'était pas 9 h 00 que l'autocar quittait Montréal. Lui, il ne se retourna pas. En traversant le pont Mercier, le roulement des pneus sur les treillis d'acier résonnait dans ses oreilles avec un vibrato extraordinairement serré. Rien d'autre ne l'occupait.

La frontière dépassée, il restait encore six ou sept heures avant d'arriver à New York. Il rechercha donc cette image qui s'éloignait de lui, de plus en plus depuis quelques semaines. Elle fuyait, elle ne se laissait pas saisir, il la voulait pourtant, jusqu'au moment où, soudain, il la rattrapa tandis que l'autocar longeait un lac, immense. Il l'avait enfin, la vision de Lemaire, d'abord impalpable comme un fantôme sur l'écran des paupières closes, puis de plus en plus concrète. Tout de suite au départ d'Albany, où le véhicule s'était arrêté quarante-cinq minutes, il retrouva la sensation du corps maigre, une sorte d'illumination qu'encourageait la faim. Il serra les dents et s'exerça à s'endormir les lèvres. Il rêva que ses mâchoires se creusaient ; les os de la face prenaient une nouvelle forme, plus anguleuse ; par la seule force de son imagination, son squelette travaillait pour se rétracter et les pommettes des joues devenaient plus saillantes, le front plus haut, les épaules plus voûtées. Son menton, lui, s'effaçait. Ses membres, surtout ses bras, se fragilisaient. À Catskill, la métamorphose était accomplie. Cela n'avait pas été à proprement parler souffrant, néanmoins l'effort avait été considérable. Épuisé, il s'endormit jusqu'à New York.

En descendant à la gare routière, il se mit à marcher, et il alla ainsi pendant des jours et des jours. Au début, il portait encore attention aux vitrines et aux annonces lumineuses de Times Square. Il se sentait vaguement craintif qu'on s'en prenne à lui ou, même, que les gratte-ciel s'écroulent et l'écrasent. Il dormait souvent sur les bancs publics, dans les ruelles et, trois ou quatre fois, il passa la nuit dans un refuge pour vagabonds. Il faisait semblant de ne pas comprendre quand on

s'adressait à lui. On lui donna des vêtements plus chauds, de nouvelles chaussures, et il poursuivit son chemin.

Avec la faim et à force de fatigue, il finit par oublier son nom. Les maisons tournaient autour de lui et il fallait qu'il fixe l'horizon devant, là où les immeubles se touchaient, pour garder la ligne droite. Au quinzième jour, il ne sentait plus les plaies qui s'étaient formées aux cuisses ni les tendons qui brûlaient comme des allumettes aux pieds. Il était devenu assez indifférent à la pluie pour qu'il continue d'avancer sous l'averse, sans autre but que celui de marcher et d'étirer sa fatigue encore un peu plus ; il enlevait ses chaussettes et les gardait au sec sous sa chemise. Toutefois, il ne prenait jamais la peine de se mettre à l'abri.

Certains jours, il ne mangeait rien. D'autres fois, un hamburger avec un café parce qu'il le devait, bien que cela lui donnât l'impression de lui engorger l'estomac. Un simple verre d'eau et il avait l'esprit clair. Il sentait que la peau qu'il habitait était la bonne : ses os possédaient la fragilité qu'ils se devaient d'avoir et ses lèvres étaient correctement gonflées. En même temps, ce corps ne lui pesait pas. Il ne souffrait pas puisque la douleur, il avait réussi à la détacher de lui. Il était épuisé, et c'est vrai que ses genoux pliaient à chaque pas ; tout de même, il parvenait à éloigner la fatigue exactement comme on retire un manteau et qu'on le laisse glisser derrière soi. S'il flairait quelqu'un approcher, il se redressait l'épine dorsale pour ne pas attirer l'attention. Les gens passaient à côté de lui, indifférents.

Il avait parcouru les *boroughs*, du Queens vers le Bronx, et au nord jusqu'à Yonkers. En marchant les rues de long en large, il était redescendu jusqu'à Brooklyn. En traversant le pont, il s'était senti devenir le vent qui traverse l'Amérique, roulé à partir des Rocheuses jusqu'aux plaines du Wyoming, poussé de l'Iowa jusqu'aux usines et jusqu'ici, à New York, où ça se mêle à toutes sortes de souffles différents, venus de Virginie ou des côtes du Maine, et qui continuent à sillonner la Terre, en prenant le chemin de l'Atlantique. Des bourrasques s'engouffraient entre les

bâtiments de cent étages et il était l'une d'elles, avec un tourbillon entouré si serré autour du sternum qu'il ne pouvait pas résister à l'élan et qu'il virevoltait d'une avenue à l'autre jusqu'à retomber à Central Park ou, au contraire, du côté sud, aux abords de Washington Square. Aussi transparent qu'un souffle, lui, on ne le voyait pas. Il était limpide comme une brise dans le Bowery et quand, au refuge, on lui offrait une soupe et un gîte, c'était un don si léger à prodiguer que les bons soldats de l'Armée du Salut ne remarquaient même pas la saleté de ses vêtements. Le vagabond disait merci. Son accent était charmant. Son sourire était doux. Et quand il s'en retournait dehors, ce qui restait dans les cœurs, cela s'appelle la paix. Une minuscule trace de sa présence avait coulé dans les esprits, et cela avait suffi pour que ceux qui l'avaient coudoyé prennent une voix calme. Ils cessaient de crier, ils ne s'énervaient plus.

Personne n'a jamais su son nom ni n'aurait pu décrire son allure. Sans doute devait-il avoir, comme les autres, les dents gâtées et une barbe en broussaille, mais, à dire vrai, pas un seul gars de l'Armée du Salut n'a gardé quelque souvenir de sa figure. Aucun ne se rappelle sa façon de marcher. Pourtant, son seul passage avait changé leur vie, même celle des ivrognes les plus répugnants. À la seconde où son regard s'était porté sur eux, ils étaient devenus meilleurs, comme lavés de leurs vices. L'instant d'après ils recommençaient à boire, bien sûr, mais ils avaient vécu une seconde de pureté. Imaginez : une seconde seulement, une seconde de pureté, c'est peu ; assez, pourtant, pour que l'espoir pénètre dans leur âme, jusqu'à la fin de leur vie. Une certitude, pour l'éternité, que l'univers est bon, et la confiance qu'eux-mêmes valaient la peine d'exister.

Ce vagabond n'était pas fou, il n'était pas malheureux. Peut-être s'enivrait-il lui aussi, même si on ne l'avait jamais vu une flasque à la main. Il préférerait peut-être la marijuana ou le chimique, et c'est vrai qu'avec son air retiré du monde on aurait pu le prendre pour un drogué, sauf qu'il avait des yeux qui vous regardaient avec tant d'amour...

Quand il parlait, on savait qu'on était compris. D'instinct, il savait mieux que quiconque pourquoi un malheureux se trouvait là. Et s'il arrivait à un indigent de voler l'argent d'un autre et qu'il le dépensait dans un peep-show, que même dans un endroit sale comme celui-là il avait l'impression de dégrader les choses, eh bien, du moins, en entendant la parole du vagabond, il découvrait que sa déchéance avait une place sur terre, qu'elle n'était pas honorable, oh non, mais du moins qu'elle existait, comme toutes les bêtes existent, bonnes et mauvaises, et qu'elles ont toutes le droit de vivre.

Sur les registres de l'Armée du Salut, on ne comprenait pas sa signature : ça ressemblait seulement à un trait. Quant au lieu de naissance, il avait laissé l'espace en blanc.

*

Depuis un mois, il faisait froid dans les rues de New York. Un samedi de décembre, la nuit n'était pas finie quand il quitta le refuge où il venait de dormir quelques heures. Ce n'était pas rare qu'il s'en aille avant l'aube, sans manger le gruau ni boire le café chaud auxquels il avait droit, simplement pour qu'il n'ait pas à répondre aux questions des employés.

Dehors, ce n'était pas comme d'habitude : il neigeait à gros flocons ; le vent cinglait. Une vraie tempête ! Quand on respirait, l'air manquait de poussière, d'oxyde de carbone. Ça sentait l'oxygène trop pur et trop froid. Une affaire douloureuse qui gelait les poumons.

Il se mit à marcher vers le nord. Pieds nus dans ses chaussures délacées, il passa par Times Square, puis par les avenues jusqu'à Central Park. Là, le champ de neige s'étendait, magnifique. Il y avait bien une route par laquelle les voitures pouvaient encore rouler, difficilement toutefois, sinon tout était blanc sous les lampadaires. Des sentiers se déroulaient par-là, bien qu'on ne réussît même plus à les deviner. Il voulut se perdre dans l'immensité. Il grimpa sur une colline

où des renflements signalaient des rochers, puis il redescendit dans une vaste plaine. Il était pris dans la tempête, aussi solitaire et fragile dans Manhattan que dans le Grand Nord.

Des bâtisses superbes qui bordent Central Park, rien ne pouvait être vu puisque la poudrière ne permettait pas de reconnaître quoi que soit à plus de trente pieds. L'aube se levait et cela donnait simplement un ciel un peu moins sombre que pendant la nuit, seulement d'un gris plus pâle. Lui, il était perdu dans le blanc.

Il resta debout, sans bouger, les bras grands ouverts, les paumes tendues vers le haut et les doigts écartés. On aurait dit qu'il voulait embrasser le monde. Il ressentait une sorte de plénitude devant ce paysage. Autour de lui, il n'y avait plus de formes reconnaissables, uniquement des renflements et des contours et un univers sans horizon, sans terre ni ciel. Il ferma les yeux et il écouta le sifflement des rafales : le vent se déchaînait aussi fort que sur la mer.

Il fallait lutter pour ne pas tomber à la renverse. Ses vêtements étaient raides de froid. Ses pieds gelaient dans la neige épaisse. En avançant d'un pas, il sentit un étourdissement. Il savait qu'il perdrait conscience s'il continuait à marcher, alors il fit ce pas, puis un autre, et il eut l'impression que sa tête partait dans un vaste mouvement, un cercle très, très lent. Il tomba à genoux, le cercle ne cessa pas de tourner, toujours lent et profond, et il s'enfonça de tout son long, la face dans la neige, aspiré dans le repos, sans connaissance. Dix minutes plus tard, le blanc l'avait recouvert tout à fait. On ne distinguait plus son corps.

*

À son réveil, il faisait nuit. Il était couché dans une chambre d'hôpital, un soluté au bras gauche. Des voix chuchotaient autour de lui, celles d'autres malades avec leurs familles. Il n'avait pas envie de parler. Il se rendormit.

Le lendemain matin, il eut assez de force pour se mettre debout. Dans le corridor, une infirmière l'aperçut et le raccompagna jusqu'à son lit. Quelques minutes plus tard, un agent des services sociaux se présenta. Il expliqua qu'un promeneur qui parcourait Central Park en skis l'avait vu tomber et avait appelé la police. Il resterait donc à l'hôpital quelques jours, de manière à reprendre des forces. Quelle maigreur!

Et l'agent commença à lui poser des questions. Comment se nommait-il? Occupait-il un emploi? Depuis combien de temps se trouvait-il sans domicile? D'où venait-il? Possédait-il de la famille encore, là-bas? L'autre lui répondit qu'il s'appelait Bill Johnston, l'identité la plus commune qu'il put imaginer, que cela faisait trois mois qu'il était à New York. Avant, il avait vécu à Philadelphie. Il connaissait Baltimore aussi. Il était né en Ohio. Son père? Il ne savait rien à son sujet. Sa mère? Il ne l'avait pas vue depuis deux ans. Une alcoolique. Il ne voulait plus avoir à faire à elle. La veille, il avait eu le goût de se promener dans la neige, à Central Park, et il avait été pris de faiblesse. Oui, en pleine tempête, ça n'avait pas été une très bonne idée. Un clochard, ça ne se distingue pas toujours par ses excellentes idées. Il racontait cela avec l'un des accents qu'il avait entendus dans le Bowery.

L'employé des services sociaux revint le lundi matin. Il expliqua à Johnston qu'on ne pouvait pas le laisser retourner à la rue. Il était jeune, l'avenir devant lui. L'autre, le vagabond, souriait et approuvait ce qu'on lui disait. Oui, mais que faire? Si on veut de moi dans un restaurant, je pourrais m'occuper de la plonge. Qu'on m'en donne la chance et je suis prêt à gagner ma vie. Je pourrais vous aider, vous, quand vous visitez les pauvres. Je ne demanderais même pas de salaire : seulement des vêtements chauds, un toit, de quoi manger, c'est tout. Aucun caprice.

Décidément, Johnston lui plaisait. Une semaine plus tard, il lui avait trouvé une place dans une soupe populaire et c'est vrai que cela avait été une bonne affaire : pour Johnston, heureux de rendre service, qui louait maintenant une petite chambre dans Brooklyn, et aussi pour

les miséreux. Souvent, après son quart de travail, il s'assoyait à une table, parfois avec une jeune femme désespérée, mère à seize ans, parfois avec un vieillard perclus de solitude. Il ne parlait presque pas. Il les écoutait simplement. Il lui arrivait de leur prendre la main et, chaque fois, ils se mettaient à pleurer. Les larmes coulaient, jamais de peine cependant, jamais d'apitoiement. Il s'agissait d'une sorte de soulagement. Des ivrognes pouvaient l'engueuler, il suffisait que Johnston fasse non de la tête pour qu'ils s'arrêtent. Tout de suite, ils s'excusaient.

Il travailla à la cantine pendant cinq mois, jusqu'au milieu de mai. Un jour, simplement, il ne se présenta pas, lui qui n'avait jamais été en retard. On téléphona chez sa logeuse, qui expliqua qu'il ne se trouvait pas là et qu'il était sorti comme d'habitude vers six heures ce matin. Est-ce que quelque chose lui était arrivé? Oh non! Pas à lui?

III

Il n'y avait pas eu d'accident ni d'attaque au petit matin dans les rues de Brooklyn, et il n'était pas question de suicide. Le temps était simplement venu de se détacher des bonnes gens de New York. Il se trouvait dans un autocar qui descendait vers le sud, en direction de la Caroline. Après, il aviserait. Derrière lui, il ne laissait aucune trace, seulement quelques mensonges sans conséquence sur son nom et sur sa famille en Ohio. Bientôt, on ne se souviendrait plus du tout de son existence. On verrait la mention d'une identité, Bill Johnston, dans les archives de la cantine et cela ne raviverait rien. On passerait tout de suite à la prochaine fiche. N'empêche, il en avait la certitude, les gens continueraient d'être gentils entre eux et ceux qu'il avait réconfortés, aujourd'hui et pour les années à venir, ne cesseraient pas d'avoir du courage.

Il ne resta pas longtemps à Raleigh. Il poursuivit en stop jusqu'en Caroline du Sud, d'abord à Georgetown sur la côte, puis il poussa vers

Charleston. En trois jours de voiture, il avait appris les bons accents, les nasillards et ceux qu'il fallait laisser traîner pour avoir l'air d'un gars du Sud. Il connaissait aussi les blagues et les anecdotes du cru, assez pour qu'on lui fasse confiance, davantage en tout cas qu'à un maudit étranger du Nord.

Charleston, dans le temps, était une ville qui se portait mal. Les vieilles industries de textile fermaient les unes après les autres et, comme ailleurs sur la côte, en partant du New Jersey jusqu'en Géorgie, la richesse s'en allait vers l'ouest, au Texas ou en Californie. Il se trouvait bien encore quelques grandes demeures à colonnades et les saules rappelaient les antiques rois du coton, cependant, si vous regardiez n'importe où ailleurs, vous tombiez sur des terrains vagues. Les carcasses de voitures ne dégageaient aucun charme, bien entendu. Les gars, Noirs ou Blancs selon les quartiers, qui sirotaient leur bière devant les gargotes n'avaient rien à se conter, aucun passé fabuleux, pas d'histoires truculentes. Ces chômeurs-là ne connaissaient ni folklore ni chansons anciennes. Il y avait bien quelques gratte-ciel, pour le reste la ville était tricotée de bâtisses basses et monotones. La poussière retroussait dans les rues. Pour ce qui est du temps, ce jour-là, il faisait chaud, passablement humide aussi, bien qu'à la mi-mai on ne ressentît pas encore la torpeur qui allait fatalement s'abattre dans un mois sur la région.

*

Des gars assis sur les marches de la vieille épicerie virent un homme s'approcher d'eux. Un Blanc. Un jeune. Il devait avoir dix-sept ou dix-huit ans. Maigre. Sa figure avait un air anguleux. Ses cheveux venaient d'être coupés, ce qui se voyait aux plaques de peau pâle sur le cou et au front. Il souriait, ce qu'ils trouvèrent un peu arrogant, comme s'il cherchait à montrer sa supériorité, mais, à quelques pas, ils comprirent qu'il s'agissait d'un enjouement naïf, en réalité tellement aimable qu'ils en furent désarmés. Chaque fois qu'un Blanc s'approche d'eux

et qu'il fait le bon bougre, chaque fois, ils se méfient : d'habitude, les ti-Blancs font seulement ça pour se donner bonne conscience. Pour ce bonhomme-là, il y avait autre chose.

Il cherchait une place où coucher, n'importe quoi pourvu que ce ne soit pas cher. Ils lui parlèrent d'une maison de chambres, chez madame Smith.

*

Cet été-là, il travailla comme pompiste les week-ends. Au début, les gens du quartier furent curieux du Blanc qui bossait pour un Noir, à un salaire de misère en plus. Ils se demandaient aussi à quel moment un client lui ferait un mauvais parti. Il n'aurait pas non plus été surprenant, peu importe la couleur, qu'une petite bande se réunisse et aille casser les côtes à cet étranger. Il n'arriva rien. Il paraît que ceux que la seule existence de cet étranger mettait de méchante humeur finissaient toujours par laisser tomber et, qu'en s'en allant, ils ne le menaçaient même plus. Sa présence était devenue si naturelle qu'on se souvenait à peine qu'un gars besognait à la pompe à essence au coin des rues Kent et Bellevue.

Les jours de semaine, il prenait l'autocar vers Fairfax, Moncks Corner ou d'autres petites villes des terres. Arrivé à destination, il jetait un coup d'œil autour de lui, puis il arpentait la rue principale de l'endroit. Il souriait doucement à ceux qu'il croisait, à peine un salut de la main, puis il continuait à mettre un pied devant l'autre, comme jadis à Montréal, comme à New York.

Il revenait toujours à pied de ses virées. On pouvait le voir marcher d'un pas parfaitement régulier, les chaussures usées, en bordure de la route, faisant monter derrière lui un nuage de poussière. Parfois, une voiture le dépassait. Tout autour de lui, les champs de maïs s'étendaient à perte de vue. Il y avait des maisons, misérables le plus souvent, et les enfants le saluaient de la main. Les chiens aboyaient, mais même eux, les animaux, se calmaient à son approche. Quand, ainsi, il avançait tout